

Zeitschrift: Revue internationale d'apiculture
Herausgeber: Edouard Bertrand
Band: 24 (1902)
Heft: 2

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE INTERNATIONALE

D'APICULTURE

S'adresser

pour les communications d'ordre général
et l'administration, au *directeur*, M. Ed.
BERTRAND, 4, rue du Mont-de-Sion, Genève
(Suisse).

pour tout ce qui concerne la rédaction, au
rédacteur en chef, M. CRÉPIEUX-JAMIN,
14, rue des Carmes, Rouen (France).

TOME XXIV

N° 2

FÉVRIER 1902

JULES GROS

La commune de Mont-le-Grand, sur Rolle, déplore en ce moment la mort d'un citoyen qui s'était fait aimer et estimer de tous ceux qui ont été en rapport avec lui et qui, appelé de bonne heure à la direction des intérêts locaux, a rendu des services exceptionnels, grâce à la clairvoyance, à la conscience et à l'activité qu'il n'a pas cessé de déployer jusqu'au moment où la maladie est venue arrêter et clore cette belle carrière. Régisseur d'intérêts privés importants, syndic de sa commune et voyer du district, Jules Gros s'acquittait de ces tâches diverses et compliquées avec une scrupuleuse exactitude, et, en apparence, sans efforts ni fatigue. C'est à son rucher qu'il allait chercher du délassement, et qu'il trouvait un plaisir toujours nouveau. Si une modestie extrême ne l'avait pas retenu, il aurait pu parler agréablement et écrire avec facilité et clarté sur tous les sujets apicoles. Il a borné ses communications et ses entretiens au cercle intime des apiculteurs de la côte vaudoise où il était très aimé et écouté.

Mort le 1^{er} février, Jules Gros n'avait que 61 ans, et promettait, la veille de sa maladie, encore bien des années d'une vie utile et exemplaire.

J. D.

CONSEILS AUX DÉBUTANTS

MARS

Les abeilles sentent l'approche du printemps ; elles se disent : « l'hiver a beau se démener, les beaux jours avec leur cortège de fleurs arriveront quand même ! » Aussi dans toutes les ruches en règle la vie renaît maintenant ; le nid à couvain est préparé et la

reine reprend le travail suspendu pendant la mauvaise saison. Il va sans dire qu'avant la fin du mois l'apiculteur ne doit rien faire pour stimuler cette activité ; il se contentera de compléter les provisions là où le besoin s'en fait sentir.

Pendant ce mois, noisetiers, aulnes et saules épanouissent leurs fleurs et fournissent aux abeilles une abondante moisson de pollen quand le temps permet des sorties. Bien privilégiées sont les contrées où le saule-marsault se rencontre fréquemment ; quelle aubaine ! il n'y a pas de meilleur stimulant. Telle année la station de Pomy, où cet arbuste couvre les pentes d'un ravin, accusait déjà en mars des augmentations journalières nettes de 400 à 800 grammes ! Mais souvent, hélas ! la table est bien mise et nos braves bestioles sont confinées. Dans ce cas l'apiculteur a une tâche difficile ; il doit tout faire pour éviter un désastre : tenir les ruches au chaud, empêcher les sorties dangereuses, suppléer au manque de nourriture et surtout de l'eau, si nécessaire pour l'entretien du couvain. N'oublions pas d'arranger un petit abreuvoir dans un endroit bien abrité, et si le temps mauvais persiste longtemps donnons de l'eau dans la ruche. Ceux qui n'ont pas le nourrisseur suisse peuvent remplir d'eau un rayon qu'on introduit ensuite près du couvain ; nous avons employé ce moyen pendant des années avec succès.

Comme il y a eu généralement très peu d'essaims l'année passée, il y aura ce printemps probablement bien des ruches orphelines dans les ruchers où on n'a pas procédé à un renouvellement de reines. Il faut donc bien observer les colonies après la première grande sortie ; celles qui restent agitées longtemps après la rentrée sont suspectes et il faut les examiner au premier beau jour. Orphelines, elles doivent être réunies à leurs voisines ; vouloir les conserver en leur donnant une mère n'aboutit le plus souvent qu'à une perte. Pour les réunir à une voisine on resserre celle-ci un peu et on y met les cadres d'une orpheline derrière les planches de partition. Si on fait cette opération le soir, on trouvera le plus souvent le lendemain matin l'union accomplie. Si l'on a peur que les abeilles orphelines soient mal reçues, on peut asperger les deux colonies d'eau sucrée ou les enfariner un peu. Devant le trou de vol on place une tuile ou une planchette pour avertir les abeilles déplacées du changement.

Le trou de vol doit être rétréci maintenant pour éviter le pillage ; s'il y a des ruches périées dans le rucher (et ce sera le cas chez plus d'un apiculteur novice) il faut se dépêcher de les vider et de les nettoyer ; les abeilles auraient vite trouvé le chemin des provisions et une fois le pillage commencé il serait difficile de l'arrêter.

Il est bon d'ôter dans les ruches les rayons inoccupés et de rapprocher ainsi les planches de partition ; la place derrière ces planches devrait être garnie de chiffons, de feuilles, etc., pour conserver la

chaleur, surtout dans les colonies faibles. La chaleur, l'eau et le pollen sont les trois éléments qui, à côté du miel, sont indispensables maintenant.

Belmont, le 10 février.

Ulr. GUBLER.

LA THÉORIE ET LA PRATIQUE

Dans les dernières remarques que je vous ai envoyées, je vous disais que nous avions, nous aussi, des gens routiniers ou plutôt des gens en retard sur le progrès, surtout dans les Etats du Sud de la fédération américaine, les anciens Etats à esclaves. Dans ces pays-là ce qui manque c'est non seulement la théorie et la pratique, c'est par dessus tout l'instruction. La masse est illettrée, on ne lit pas; donc point de progrès et ceux qui pourraient donner l'exemple sont rares.

En Europe il me semble que les conditions sont tout à fait différentes et si la théorie et la pratique ne se suivent pas de près, la cause en est due plutôt à l'habitude, aux coutumes du pays, qui sont lentes à changer. Pendant mon voyage en France, en 1900, je me trouvais chez un apiculteur progressiste, horticulteur lisant les journaux et suivant le progrès. Il avait dans son rucher des ruches à cadres mobiles et des ruches à cabochon en paille, vieux système. Il s'empessa de me raconter quel grand avantage il trouvait aux ruches à cadres mobiles et le bénéfice qu'il en avait retiré. Il avait échangé des rayons d'une ruche à l'autre pour nourrir des colonies faibles, pour les renforcer avec du couvain; il avait élevé des reines prises dans des ruches de choix; fait des essaims artificiels, et, avec des hausses mobiles il avait réussi, par l'extracteur centrifuge, à produire près de trois fois autant de miel avec ses ruches à cadres qu'avec ses petites ruches en paille. « Alors, lui dis-je, vous allez transvaser toutes vos ruches en paille dans des ruches à cadres? » Non, ce n'était pas son intention. « Et pourquoi? » Parce qu'il faudrait détruire ces vieilles ruches qui étaient encore bonnes, et faire la dépense d'en acheter des neuves qui coûteraient beaucoup plus. C'est ce qu'il m'expliqua bien tranquillement. Je me mis à argumenter. La question du Yankee me vint aux lèvres : « Cela paierait-il? S'il y a bénéfice à mettre de côté les vieilles ruches, à les brûler même, à se mettre aux nouveaux systèmes, si on le reconnaît par la pratique comparée, pourquoi garder les vieilles ruches? » Pourquoi? parce qu'on les a, parce que ce serait jeter là du bien, détruire une chose qui peut servir, qui servira encore. Et la réponse tranquillement donnée fut si catégorique que je ne pus insister. Voilà un côté

de la routine dont je n'avais pas d'idée, de la vieille routine européenne. Et notez cependant que celui qui parlait ainsi n'est pas ce qu'on aurait droit d'appeler un routinier. C'était un homme qui suivait le progrès, qui le reconnaissait, qui l'approuvait, qui était prêt à adopter sans hésiter les ruches nouvelles pour l'avenir, mais qui ne pouvait souffrir l'idée de démolir pour reconstruire à neuf, même s'il devait y trouver un bénéfice. Ne rien laisser perdre, voilà l'idée.

Ce n'est certes pas une mauvaise coutume que celle qui ne permet pas qu'on gâche aucune chose; mais si l'on se refuse à acheter une moissonneuse, parce que les vieilles faux et les vieilles faucilles sont encore bonnes, c'est pousser un peu trop loin l'idée d'économie qui a fait la richesse de la France et sa vitalité.

L'Américain pousse à l'excès contraire. Il achète une moissonneuse, s'en sert pour couper son blé, son seigle et son avoine, et peut-être aussi la récolte de ses voisins, et après trois semaines d'usage, la récolte finie, il se débarrasse au plus vite de sa machine, de peur d'avoir à y faire des réparations pour l'année suivante. Son expérience lui a appris que tous les ans on fait des améliorations sensibles à ces instruments et il se dit qu'il vaut mieux vendre une machine qui a déjà servi et en racheter une plus perfectionnée et qui donnera de meilleurs résultats. Son voisin, nouvellement arrivé d'Europe, mettra en usage, à peu de frais, ce qu'il a mis de côté. Les deux coutumes ont du bon. L'un dépense beaucoup, gagne beaucoup et vite et va toujours au progrès, l'autre dépense peu, gagne peu, mais économise ce qu'il a gagné. Il est moins en danger de faire des fautes, s'il n'essaie rien de nouveau; mais c'est par le premier que le progrès fait du chemin, car tout ce qui peut donner de bons résultats est immédiatement mis en pratique par lui sur une large échelle.

Il y a cependant un moyen terme entre les deux méthodes, c'est de prendre ce qui est bon et de rejeter ce qui est inférieur, sans hésiter, après essai. Il faut surtout moins de théorie et plus de pratique. Je lis des articles dans les journaux d'apiculture de langue française dans lesquels l'écrivain, un homme de science, s'ingénie à trouver des solutions impraticables. On bâtit des théories sur quelques expériences scientifiques, sans y ajouter la pratique, qui montrerait de suite si l'on fait fausse route. Dans un article, par exemple, qui a paru dans plusieurs journaux français, M. Sylviac, il y a quelque temps, au mois de septembre je crois, essayait de prouver théoriquement que l'apiculteur qui fournit dans les hausses des rayons bâtis aux abeilles, avec l'emploi de l'extracteur, se trouve en infériorité vis-à-vis de celui qui leur laisse bâtir leurs rayons chaque année. Il donne à entendre, sans le dire ouvertement, que les abeilles se trouvent mal au milieu de rayons vides à remplir. Eh bien, un peu de pratique lui montrerait que c'est une erreur et il est très pernicieux

de publier de semblables théories sans y ajouter les exemples de la pratique. Un commençant, lisant une telle assertion, se trouvera prévenu contre le système de l'extraction du miel par l'extracteur centrifuge et contre l'usage souvent répété des mêmes rayons tour à tour remplis et vidés. Et cependant quelle est l'expérience que la pratique nous donne sur ce point? Il n'est pas difficile de le dire pour quiconque a essayé les systèmes à cadres mobiles. Placez dans les hausses de dix ruchées une moitié de rayons bâtis de l'année précédente ou de vieux rayons, laissez l'autre moitié vide. Dans neuf ruches sur dix, les abeilles rempliront tous ces rayons vides avant de commencer un seul rayon dans l'espace vide. Il n'y a qu'un seul cas dans lequel les abeilles construiraient des rayons avant de remplir les rayons déjà bâtis, c'est si ces rayons bâtis se trouvaient hors de la portée du nid à couvain, dans un coin froid où il serait impossible aux abeilles de loger du miel sans abandonner leur centre; et encore ces rayons seront-ils remplis si la ruche est forte et la température normale.

Dans bien des cas, au moment de la miellée, elles préféreront remplir les rayons bâtis éloignés du centre, et laisseront pour plus tard tous les espaces vides, même si ces derniers se trouvent plus rapprochés du centre que les autres. Donc elles montrent clairement qu'elles trouvent les rayons bâtis bien préférables pour la récolte aux espaces vides dans lesquels il faut construire avant d'emmagasiner la récolte. Ceci n'est pas de la théorie, c'est de la pratique, basée sur une expérience de 35 ans. D'ailleurs le premier venu peut l'essayer, et l'essayer c'est le prouver.

L'extracteur à force centrifuge a eu à lutter non seulement contre la routine, mais aussi contre toutes sortes de théories qui lui ont barré la route. Et cependant l'extracteur a fait son chemin, c'est un *sine qua non* de l'apiculture pratique. Et quand j'ai vu à l'Exposition de Paris des presses à miel je n'en pouvais croire mes yeux.

Mais pour tous ceux qui ont essayé l'extracteur côte à côte avec les vieilles méthodes, la question est réglée d'une façon définitive et absolue. Retourner à la presse à miel, c'est retourner aux vieux usages, c'est quitter le chemin de fer pour revenir à la chaise de poste, c'est revenir à la faucille. Encore la faucille est-elle utile pour les petits coins pierreux dans lesquels la moissonneuse ne pourrait atteindre, tandis que l'extracteur est assez avantageux pour qu'on l'emploie quand on n'aurait que trois ou quatre ruches, si ces ruches sont conduites d'une façon rationnelle.

C.-P. DADANT.

REVUE ANALYTIQUE DES JOURNAUX D'APICULTURE

L'hivernage des reines. A. Gustin. (*Le Rucher Belge*). — M. Gustin expose qu'un des ennuis des apiculteurs est de trouver au printemps des colonies orphelines qu'ils parviennent difficilement à sauver. Il cherche le moyen d'hiverner des reines pour obvier à cet ennui. A cet effet il hiverne trois reines dans une forte colonie Dadant-Blatt. L'expérience qu'il a faite lui a fourni de précieuses indications pour l'avenir. Il conseille de mettre un rayon dans la cage et de former cette cage de deux grilles en fil de fer allant de haut en bas de la ruche et touchant le devant et le derrière. Elles sont écartées de manière à pouvoir mettre un cadre de miel entre elles. L'entre-deux en avant, en bas et en arrière est fermé par une lame de zinc perforé. Le dessus est clos par une même plaque, mais mobile, par où descendent le rayon et la reine. Celle-ci a donc deux faces de cadres à explorer. M. Gustin convient qu'on ne peut reclure que peu de reines dans une même ruche, mais arrivât-on à en garder sûrement deux par colonie que le résultat serait très satisfaisant.

Aux apiculteurs fixistes. Devauchelle. (*L'Apiculteur*). — On voit souvent des fixistes se plaindre qu'on ne s'occupe pas d'eux. M. Devauchelle, qui est un mobiliste convaincu, s'efforce de leur donner quelques conseils. Le principal argument des fixistes, dit-il, est le bon marché de la ruche. C'est un mauvais argument. Dans la lutte pour la vie on doit tout mettre en œuvre pour obtenir le meilleur résultat. Reculer devant la dépense des ruches mobiles c'est se priver d'emblée des résultats rémunérateurs. La ruche mobile n'est pas comme on l'a dit la ruche du riche, la ruche de l'amateur, c'est la ruche du producteur. Elle ne coûte pas très cher; d'ailleurs on peut la construire soi-même. Il faut espérer que M. Devauchelle entraînera beaucoup de fixistes par son argumentation, mais nous regrettons fort son conseil subsidiaire de prendre la ruche de conciliation Hamet, en attendant mieux. Rien n'est pire que les demi-mesures.

Lettre au Bulletin trimestriel de la Société Comtoise. Droux Albin. — « Mes meilleurs clients sont en Suisse, où l'apiculture est passionnément aimée et recherchée. Toutes les classes de la société s'en occupent, grâce à la fondation du journal de M. Bertrand, *Revue Internationale*, lequel est très répandu en Europe, et même en Amérique, ainsi que l'*Apiculteur*.

« Il y a 4 ans, j'ai expédié en Suède, des essaims qui sont arrivés en très bon état, malgré le trajet de cinq jours et cinq nuits.

Après la Suisse, le département de France qui m'achète le plus d'abeilles est l'Isère. Viennent ensuite la Haute-Loire, la Loire, le Rhône et la Drôme. Ces cinq départements, à eux seuls, me demandent plus d'abeilles que tous les autres réunis.

« La récolte de cette année a été moyenne, inférieure à celle de l'année dernière ; mais, par contre, les miels étaient d'une beauté et d'une qualité exceptionnelles. Nous n'avons pas eu de miel des sapins. Beaucoup d'apiculteurs prétendent qu'avec ce dernier les abeilles hivernent mal. Pour mon compte, je n'ai pas encore fait cette remarque ; l'an dernier, elles en avaient amassé des quantités, et au retour du printemps je les ai trouvées aussi fortes que si elles avaient butiné du miel de fleurs.

Une exposition à Madrid. *N. du C. (Le Progrès Apicole).* — Il y aura une Exposition internationale d'apiculture à Madrid du 1^{er} au 30 mai 1902 et les revues apicoles belges ont reçu une demande d'insertion relative à cette exposition. M. N. du C., dit que l'Exposition de Paris n'engagera pas les apiculteurs belges à aller à Madrid, car les distinctions ont passé sous le nez de la Fédération Belge.

« Nous ne voyons pas bien d'ailleurs le profit que nos apiculteurs pourraient retirer de cette participation, si ce n'est peut-être de faire obtenir une décoration de l'Ordre d'Isabelle la Catholique ou autre à quelque gros malin.

« Néanmoins, nos fabricants de ruches et de matériel feraient bien d'examiner la question au point de vue d'un débouché à ouvrir à leur fabrication.

« Mais nos mouchiers mêmes, que voulez-vous qu'ils aillent vendre dans un pays où l'on pratique des cours comme ceux-ci :

« Cours de la cire et du miel sur la place de Barcelone au 15 décembre 1901:

Cire du pays : le kg frs. 2.90 à 3.—

Miel d'Aragon 1^{re} classe : les 100 kgs » 52.50 à 56.25

Miel de Catalogne 2^{me} classe : » » 45.50 à 52.50

« Ces prix sont extraits de *El Colmenero Español* de décembre et calculés au change de 75 ».

La récolte de l'année 1901 en Suisse. U. Kramer (*Schweiz. Bienenzeitung*). — M. Kramer constate un rendement moyen par ruche de

5 à 6 kg	dans	4 sections
7 à 9 »	»	13 »
10 à 14 »	»	29 »
15 à 18 »	»	6 »

17,509 ruches contrôlées ont rapporté 176,026 kg, ce qui fait environ 10 kg par ruche. Il évalue la récolte des 240,000 ruches de la Suisse à 2 millions de kg.

Les vieux rayons. *D^r Brünich (Schweiz. Bienenzeitung).* — On entend souvent dire que dans les vieux rayons les parois des cellules sont tellement épaisses que les abeilles, faute de place, ne peuvent pas se développer normalement. C'est une erreur, au dire de M. Brünich, qui a étudié cette question à fond. Il a trouvé que l'épaisseur des parois ne varie qu'entre $1/4$ et $1/5$ de millimètre ; par contre le fond des cellules atteint quelquefois jusqu'à 10 millimètres d'épaisseur. Mais dans ce cas les abeilles allongent les cellules pour que la contenance en reste la même. Invariablement 4 à 5 cellules peuvent contenir 1 gramme d'eau. Nous pouvons donc sans crainte nous servir de nos gâteaux noirs pour le couvain.

Le Sophora japonica. *Valentin Würst (Praktische Wegweiser, Oranienburg-Berlin).* — Le sophora japonica est un arbre très mellifère de la famille des papillonacées ; il fleurit longtemps et, ce qui est très important, dans un moment où la récolte est à peu près terminée chez nous. L'arbre supporte bien notre climat et comme il est très ornemental on devrait le planter beaucoup plus souvent dans nos jardins et les places publiques. Les abeilles visitent ses fleurs même quand celles-ci sont déjà tombées de l'arbre.

J. CRÉPIEUX-JAMIN.

LA CHARGE DE L'ABEILLE

Suite (1)

D'où provient la cire ?

Ce qui me porte à croire que la butineuse dégorge à sa rentrée la presque totalité du nectar qu'elle y apporte, c'est l'expérience suivante, faite le 21 mai pendant la disette qui a suivi la floraison des arbres fruitiers.

Les abeilles vont à l'eau et j'en capture quelques-unes à l'endroit où elles s'abreuvent. Trois pourvoyeuses ont fourni 38, 43 et 25 milligrammes d'eau.

Si les abeilles se chargent d'une quantité de ce liquide double ou triple de celle que leur jabot comporte, il paraît évident qu'elles ont toute facilité de s'en débarrasser à la rentrée ; pour quelle raison n'en serait-il pas de même du nectar ? En pleine miellée, j'ai obtenu 55 milligrammes de nectar d'une butineuse sans la sacrifier.

J'ai entrepris l'étude du contenu du tube digestif de l'abeille à différents moments de son existence. Cette année il ne m'a pas été possible de pousser mes recherches aussi loin que je me l'étais promis et j'avais remis à plus tard la publication des résultats.

Je vais cependant en dire quelques mots, la question étant agitée par Sylviac dans l'*Apiculteur*, p. 551 (1901) et p. 39 (1902). En attendant que ce patient investigateur nous ait fixés sur la nature de la substance productive de la cire qu'il pense avoir rencontrée, voici ce que l'analyse m'a donné.

(1) Voir *Revue* 1901, pages 24 et 128.

Un jour de grande miellée, j'ai saisi dans une grappe d'abeilles cinq cirières en fonction, comme le prouvaient les lamelles qui siégeaient entre les anneaux abdominaux. Ces insectes me fournirent 280 milligr. de liquide qui, évaporé sur l'acide sulfurique concentré, laissa un résidu solide pesant 161 milligr. Le dosage y indiqua 158 milligr. de sucre réducteur. Sans crainte d'erreur on peut donc affirmer que le liquide dégorgé est uniquement composé de nectar plus voisin du miel que du nectar frais.

J'ai eu le désagrément, cet été, de perdre un superbe essaim de près de 5 kg. Recueilli dans une ruche en paille, il fut entoilé et placé à la cave sur des cales à quelques centimètres du sol. Quand je descendis le soir pour disposer de cette colonie, toute vie avait cessé. Mon essaim était asphyxié et une large flaque de liquide s'étalait au-dessous du panier. Un choc se sera probablement produit lors du dépôt du panier; la grappe sera tombée sur la toile, les abeilles seront entrées en bruissement, développant une température excessive dans l'air confiné, qui n'a pu se renouveler assez rapidement.

Le liquide dégorgé par ces pauvres bêtes avait une composition très voisine de celle que j'ai indiquée plus haut pour le contenu du tube digestif de cirières en fonction. Il est regrettable que Sylviac, dont les recherches ont porté sur beaucoup d'essaims, n'ait pu effectuer l'essai de la matière qu'il présume être génératrice de la cire.

Je vais me permettre de discuter quelque peu la dernière partie de son argumentation. D'après lui, si l'on admet que le miel plus ou moins aqueux est le point de départ de la cire, il est impossible que l'abeille puisse, en un laps de temps donné, élaborer la quantité de matière grasse qu'elle produit parfois réellement.

Tout d'abord, Sylviac prend comme base le nectar contenant 80 % d'eau; telle n'est pas l'hydratation de ce liquide au moment de son ingestion pour l'élaboration cirière. L'essaim dont j'ai parlé emportait comme provision du liquide contenant 55 % *environ de sucres anhydres*; des cirières capturées dans une hausse en construction dégorgèrent un nectar contenant près de 60 % de ces mêmes sucres.

Le jabot de l'abeille ne comporte que 15 milligr. cubes et il est invraisemblable, dit-il, que notre insecte digère 1 centigramme de liquide par demi-heure.

Je ne crois pas qu'en la circonstance le jabot intervienne pour grand chose. La digestion s'opère surtout dans la grande poche stomacale dont la capacité est tout autre. La cirière peut parfaitement se charger au moins de 60 milligr. de liquide sucré, poids que j'ai rencontré. Or, si l'on admet dans les circonstances éminemment favorables le rapport de 2 ½ à 3 *des sucres anhydres* [à la cire, avec un nectar de concentration tel que ceux que j'ai cités plus haut, il suffira à la cirière de se gorger une fois ou deux pour produire 2 ou 3 centigrammes de cire. Je ne vois rien d'impossible, ni d'illogique à cela.

Dans cette discussion sur le rapport miel-cire, je n'ai pas abordé le côté économique, ni voulu détourner les apiculteurs de la production de cette précieuse substance. Mon désir a été d'éviter dorénavant aux publicistes apicoles de commettre un non-sens scientifique tant qu'il sera admis que la cire est dérivée du miel.

L. MAUPY.

L'APICULTURE EN ALGÉRIE

Monsieur Crépieux-Jamin,

Je m'empresse de vous remercier des précieux renseignements dont vous avez eu la bonté de me gratifier et de vous donner quelques notes sur l'apiculture en Algérie.

Dans notre beau pays l'apiculture peut faire des merveilles et elle ne tardera pas à en faire, mais le présent est bien triste : nous importons tous les ans pour un million de miel environ, alors que nous devrions en exporter pour pas mal de millions!... Notre miel, je ne crains pas de le dire, est le premier miel du monde entier comme parfum, qualité et couleur. Notre sol, riche en plantes odoriférantes dans presque toutes ses parties, donne une miellée à nulle autre pareille, à la faveur de son printemps perpétuel dans beaucoup de ses contrées.

Malheureusement l'exploitation des abeilles est encore bien peu étendue. Les derniers recensements donnent :

Ruches : 229,143 (chiffre qui est certainement d'un tiers trop fort).

Apiculteurs : 24,776.

Sur ces apiculteurs, c'est à peine s'il faut compter 400 colons. Encore ce dernier chiffre n'est-il atteint que depuis la fondation de notre Société, il y a dix ans. Avant cette époque il ne s'élevait pas à la centaine.

Tous nos indigènes et une centaine de colons font usage de ruches arabes, consistant en cylindres de chêne-liège ou caisses fabriquées avec des tiges desséchées de fenouil.

Les ruches à cadres les plus répandues sont les Dadant-Blatt, les Langstroth et surtout la ruche dite « Algérienne », préconisée par la Société, qui en a fourni le modèle.

Le développement de l'apiculture rationnelle est nul chez les indigènes, comme tout progrès venu du dehors ; lent chez les colons, par apathie, crainte des piqûres et peur des voleurs.

Réorganisée il y a dix ans, notre petite Société compte maintenant 250 membres ; ses moyens de propagande résident dans la publication de son bulletin, des conférences, des démonstrations pratiques aux ruchers-écoles, des dons de ruches et d'instruments aux instituteurs, etc.

La récolte est de durée variable suivant la région, généralement courte, du 15 mars au 15 mai, dans les pays de montagnes élevées ; plus longue dans les contrées boisées et dans celles complantées d'eucalyptus ; durant presque toute l'année dans les régions du littoral ou de basse altitude.

Le rendement est très variable, de 2 à 3 kilos par ruche arabe, il s'étend depuis 10 kilos jusqu'à 50 par ruche à cadres.

La consommation du miel est très grande chez les Arabes et les Israélites. Aussi l'Algérie n'en fournit-elle pas assez pour son propre usage. Les prix de vente oscillent entre 1 fr. 25 en gros et 2 fr. 50 et même 3 fr. au détail. D'une fort belle apparence, notre miel est très parfumé, d'un jaune clair, parfois même incolore; seul celui d'eucalyptus est foncé et sent l'essence. Ce dernier est très recherché par les hiverneurs, les Anglais surtout, qui sont atteints d'affections pulmonaires.

Les ruches fixes seules produisent de la cire, dont il est exporté environ 20,000 kilos.

L'abeille algérienne est un peu plus foncée que celle de la métropole. Plus irascible. Très active. Elle a le défaut d'essaimer à outrance. On trouve dans les souches plus de cent cellules royales.

Veuillez agréer, Monsieur, mes bien cordiales salutations.

Alger, 7 février.

A. COLAS.

LES DERNIÈRES RÉVÉLATIONS DU VULGARISATEUR

Nos lecteurs se souviennent d'un article du journal bâlois, *Le Vulgarisateur*, qui contenait (*Revue* d'octobre 1901) des appréciations erronées et préjudiciables à la corporation des apiculteurs. Ce journal n'a pas inséré notre réponse comme nous l'y avions invité et, loin de se rétracter, publie l'article suivant dans son numéro du 1^{er} janvier :

ENCORE LE MIEL

Nous avons eu le plaisir de recevoir de M. Crépieux-Jamin une lettre qui a paru dans la *Revue Internationale d'Apiculture* et dans laquelle il signalait ce qu'il estimait être « des erreurs préjudiciables à la corporation » relativement à l'article ayant paru sur ce sujet en octobre dernier. L'une de nos déclarations que M. C. semble discuter, c'est que le miel n'est pas un aliment de premier ordre; mais la seule preuve qu'il avance pour nous persuader du contraire, c'est que 100 gr. sont suffisants pour permettre aux velocipédistes de « retarder pendant plusieurs heures, et sans souffrances, le repas qui serait indispensable autrement, et par conséquent d'achever le parcours nécessaire. » — « Le miel, dit-il, est un aliment de premier ordre grâce à la très forte proportion de sucre de canne et de fruit qu'il contient. » Mais c'est précisément parce qu'il ne renferme guère que du sucre que le miel n'est pas un *aliment de premier ordre*. Bien qu'il puisse, pour un peu de temps, pourvoir à l'usure des muscles, il ne pourrait pas, à la longue, entretenir la vie, car des expériences ont démontré que des chiens nourris avec du sucre de canne mouraient aussi vite que ceux auxquels on ne donnait rien à manger du tout.

Il est vrai qu'on rencontre aisément « des gens qui ne supportent pas

le lait, le poisson et certains fruits..., comme c'est le cas pour le miel. » Mais ni le lait ni le poisson ne sont des aliments de premier ordre, et pour ce qui *concerne les fruits, il n'est pas d'homme sur la terre qui ne puisse en faire usage, pourvu qu'il suive les directions de l'hygiène* quant au choix, à la préparation de ce produit naturel et aux combinaisons dans lesquelles on le fait entrer au repas. La seule exception possible serait les cas de *maladie organique de l'estomac, (l'inflammation, le cancer, etc.)*. Les fruits sont laxatifs en vertu de l'action physiologique de leur acide sur les filaments terminaux des nerfs intestinaux, et stimulent les mouvements péristaltiques; le miel est laxatif, mais pour une raison tout autre : il produit sur le canal digestif un effet irritant qui détermine la sécrétion d'une certaine quantité de mucus et de sérum.

Nous ne pouvons donc que renouveler ici les trois termes de la conclusion de notre article d'octobre : 1^o que le miel ne devrait pas entrer dans le régime alimentaire des dyspeptiques; 2^o que 20 gr. de miel suffisent comme ration quotidienne pour un adulte en bonne santé; 3^o que le miel ne devrait pas être mangé conjointement avec des mets tendres ou mouillés et de nature à entrer facilement en fermentation.

Nous autres bonnes gens, nous bornions à savoir que les substances nutritives étaient l'eau, les aliments minéraux, albuminoïdes, les hydrocarbures (féculents et sucres), les graisses, c'est-à-dire en somme tous les matériaux du corps humain; et nous croyions que les substances *alimentaires* valent d'autant mieux qu'elles contiennent un plus grand nombre et une plus grande quantité de ces éléments. Vieilles croyances que l'auteur de l'article, subtil rénovateur, remplace par l'ingénieuse division en mets secs et mouillés, durs et tendres, facilitant ainsi l'étude de la digestion aux esprits simples.

En vérité, s'il n'est pas utile de recommencer une discussion qui n'aurait pas dû être soulevée, il convient cependant de relever les erreurs d'un journal qui cherche la vérité et qui nous saura gré sans doute de la lui révéler. Je lis : « Le lait ni le poisson ne sont des aliments de premier ordre. » Comment le lait, qui suffit à lui seul à l'entretien et à l'accroissement de l'enfant, n'est pas un aliment de premier ordre ! Mais c'est un aliment *complet*, complet entendez-vous, et harmonieusement complet. Il faut s'entendre, d'ailleurs, sur ces expressions : aliments de premier ordre ou de second ordre. Pour peu qu'on sache un peu de physiologie, on sait qu'il y a des substances nutritives *fondamentales*, nécessaires à l'existence, pierres de l'édifice humain, comme nous disions, et des substances *accessoires*, dont l'organisme peut se passer; les premières méritent le nom d'aliments de premier ordre, non les autres. Voulez-vous des exemples : aliments de premier ordre, le lait ou l'œuf, bien que celui-ci ne contienne pas de sucre; aliments de second ordre, le thé, le café; aliments de premier ordre, la viande ou les légumineuses, aliments de second ordre, le vin, les condiments, etc. Voilà, je pense,

des exemples indiscutables, évidents, qui fixeront nettement la signification de ces expressions dans l'esprit de vos lecteurs. Et le miel? Aliment de premier ou de second ordre? Ouvrons un ouvrage quelconque de chimie biologique et nous lisons : miel, formé principalement de *sucre de raisin* ou *glycose*, accessoirement de sucre de canne, de sucre interverti. Ainsi ce pauvre miel, honni et décrié, n'est autre, dans sa plus grande partie, que le plus parfait des *aliments hydrocarbonés*, parce qu'il est directement assimilable par l'organisme, bien supérieur au sucre que vous jetez dans votre café, qui doit passer justement à l'état de glycose ou de lévulose, seuls sucres, répétons-le, qui soient absorbés sans modification. Ouf! Que faut-il de plus, est-ce assez, est-ce complet? Si j'ajoute que la ration journalière d'hydrocarbonés pour un adulte est de 330 gr.. on accordera que dans cette quantité le miel peut fournir un chiffre plus fort que les 20 grammes que décrète l'auteur de l'article. Faut-il poursuivre, faut-il souligner cet interdit jeté sur le miel en codigestion avec les aliments qui fermentent facilement? Faut-il dire une fois de plus que cette hypothèse a pour origine la plus grossière et la plus pitoyable analogie, celle qui compare l'estomac vivant, à chimisme si complexe, à un bouillon de culture inerte où quelques grammes de sucre activent la fermentation? Faut-il rappeler que certains fruits, dont notre contradicteur permet l'usage à tout le monde, ne peuvent être digérés même par d'assez bons estomacs; j'en appelle à tous ceux à qui un quartier de poire pris le soir a fait passer de mauvaises nuits.

Mais je m'arrête, espérant avoir convaincu nos lecteurs, s'il en était besoin, de l'excellence du miel comme produit alimentaire.

J. CRÉPIEUX-JAMIN.

P.-S. — Je m'en voudrais de ne pas signaler une phrase énorme cueillie dans ce même numéro du *Vulgarisateur*, dont le but est, comme chacun sait, de mettre les vérités scientifiques à la portée du grand public : « C'est parce que les bureaucrates font transpirer leur cerveau plus que leurs muscles qu'ils tombent malades. » Je ne savais pas que le cerveau et les muscles possédassent des glandes sudoripares!

EN ALLEMAGNE

Après un armistice tacite, la guerre entre les Jeunes (Jungimker) et les Vieux (Altimker) (voir *Revue* 1898, page 236) paraît vouloir éclater de plus belle; Gerstung, dans son livre *Die Biene und ihre Zucht*, jette le gant à ses adversaires et les somme de réfuter sa théorie par des arguments et non par une dénégation facile qui ne

prouve rien; dans le cas où ils refuseraient ce cartel il menace de les traiter de lâches ou d'ignorants!

La théorie de Gerstung (voir *Revue* 1891, page 260, et 1892, page 2) cherche la cause de tous les phénomènes de la vie des abeilles dans les variations (hausse et baisse) de l'albumine et des matières grasses qui se trouvent dans le chyle que les nourrices préparent. Personne ne peut nier que cette théorie, dans son ensemble, n'ait quelque chose de très séduisant; elle explique admirablement la plupart des problèmes dont on se rend difficilement compte. Par ses travaux, Gerstung a certainement contribué à une conception plus rationnelle de cet organisme que nous appelons ruche. Dickel, le second adversaire de Dzierzon, ne se tient pas encore pour battu; il annonce au contraire qu'il publiera prochainement le résultat de ses nouvelles expériences dans le *Zoologischer Anzeiger* du Dr Varus à Leipzig.

La Fédération des apiculteurs de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie tiendra son assemblée générale en septembre, à Temesvar, et les Jungimker se réuniront pour la première fois à Weimar.

Nos collègues d'outre-Rhin se sont beaucoup occupés l'année dernière de l'assurance contre les accidents causés par les abeilles et de la législation relative aux falsifications du miel. La *Leipziger Bienenzeitung* offre une récompense de mille marcs à quiconque trouvera un moyen facile et sûr de distinguer le miel pur d'un miel falsifié. Tous les savants sont invités à prendre part à ce concours.

Ulr. GUBLER.

A BATONS ROMPUS

L'essaimage et la récolte dans une grande exploitation française

J'aime les abeilles; c'est une passion héréditaire, car mon grand-père, mon père et mes oncles cultivaient une ou deux douzaines de ruches, sans connaître les mœurs de ces insectes, qui cependant les intéressaient beaucoup; mais faute d'avoir lu quelques ouvrages apicoles qui alors étaient très peu répandus et presque inconnus dans beaucoup de campagnes, ils cultivaient la ruche en cloche de paille ou d'osier, faisaient quelques chasses en juillet et la principale récolte en septembre par l'étouffage des abeilles, ou en extrayaient le miel tant bien que mal. On faisait la cire plutôt mal que bien; enfin c'était l'apiculture du temps; et j'ajouterai même qu'il n'y a pas beaucoup de changements dans les mêmes campagnes là où les journaux d'apiculture n'ont pas encore pénétré. C'est donc dans ce milieu que j'ai débuté chez mon père (qui certainement se serait mis rapidement au courant s'il lui était tombé un bon *traité* dans la main) et je ne serais peut-être pas plus avancé aujourd'hui si le hasard ne m'avait fait connaître un bon traité d'apiculture, il y a de cela 25 ans. Quoique n'ayant pas dépassé la quarantaine, il y a trente ans je prenais déjà des essaims à la branche, je donnais de la nourriture au printemps aux ruches nécessiteuses; et,

hélas, j'allumais en septembre les mèches soufrées. Ces jours-là, j'entendais dire aux vieux mouchiers, qui le répètent encore aujourd'hui : « Quel malheur de faire mourir ces pauvres mouches. » Mais lorsque le traité d'Hamet fut entre nos mains, tout changea dans le rucher ; pour nous, qui cherchions dans le vide, c'était une fortune d'avoir un livre pour nous éclairer. Ce livre fut lu et relu et, le printemps suivant, on se mit à faire l'essaimage artificiel et des manipulations de toutes sortes qui, malgré notre inexpérience, réussirent plus souvent bien que mal. On se promit donc de recommencer l'année suivante et on n'y manqua pas.

Non contents de cela, il nous fallut voir d'autres auteurs. Nous fîmes donc emplette du traité de l'abbé Collin ; de l'essaimage anticipé, par Vignole, etc. Ce furent de bonnes acquisitions qui nous ont rendu de grands services.

Nous avons fait trois saisons d'essai sur une cinquantaine de ruches. Encouragés par les résultats, nous décidâmes de faire l'apiculture en grand. Et comme j'étais appelé, en 1882, à manœuvrer les canons dans l'armée française, il fallut laisser là le rucher, qui certes n'en souffrit pas car il fut très bien dirigé par mon frère.

C'est donc en 1887 que je repris l'apiculture et avec des ruches fixes et à calottes. L'essaimage artificiel Vignole a toujours été pratiqué avec grand succès. Sauf certaines modifications pour l'essaim secondaire selon la force de la colonie, j'ai continué ce mode de culture jusqu'en 1895, conservant toujours mes ruches à rayons fixes sauf quelques trop petites ruches à cadres qui ne me donnaient pas plus que mes paniers. Je dois reconnaître ici que j'ai trop suivi à la lettre les recommandations de la culture des ruches fixes qui, selon mes professeurs, valaient les ruches à cadres. « Le tout, disait toujours Hamet, c'est de savoir s'y prendre. »

Incité depuis plusieurs années par la lecture de la *Revue Internationale*, en 1895 je fis construire quelques ruches Dadant-Blatt et je vis de suite la supériorité du mobilisme ; aussi, d'année en année, je logeai tous mes essaims dans de semblables ruches et aujourd'hui, sur près de 500 ruches que je possède en 8 ruchers, j'en ai 350 de Dadant-Blatt. Le mode que je préfère pour peupler une ruche à cadres c'est d'y introduire un essaim naturel ou artificiel de 2 à 3 kilos et sur feuilles gaufrées.

Lorsque j'ai adopté la Dadant-Blatt je pensais être affranchi de l'essaimage ; je n'aurais qu'à placer la hausse avant la miellée, une seconde hausse quand la première serait à moitié ou aux deux tiers pleine et ainsi de suite jusqu'à la fin de la miellée. Bref, pas d'essaims, en somme peu de travail, sauf à extraire le miel. Si en réalité il en était ainsi ce serait trop beau. Cependant c'est enseigné dans des traités de grands maîtres en apiculture qui disent ne pas avoir plus de 7 à 8 % de pertes d'essaims. Eh bien chez moi il n'en est pas ainsi : mes Dadant-Blatt essaient bien et comme mes ruchers sont isolés et pas gardés, je suis obligé de suivre la marche de mes ruches et de faire essaimer, au fur et à mesure des besoins, mes Dadant-Blatt pour ne pas en perdre les essaims.

Ayant suffisamment de ruches et ne voulant pas augmenter mon matériel, j'ai cherché le moyen le plus simple et le plus expéditif, en même temps le plus sûr, pour maîtriser l'essaimage. Voici comment j'opère depuis quatre ans et je m'en trouve satisfait :

Lorsque la miellée approche et que les ruches les plus fortes commencent à avoir des œufs dans les alvéoles maternels, je prépare une ruche vide, que je place à terre et derrière la ruche à essaimer; je ferme son entrée et la couvre d'une large toile pour retenir les abeilles prisonnières pendant l'opération. Cela fait, j'aborde la ruche à essaimer avec un petit jet de fumée à l'entrée. En temps de miellée ça n'est pas nécessaire. J'enlève les planchettes et envoie un peu de fumée pour maîtriser seulement; je prends à cette ruche tout son couvain, sauf un à deux cadres selon la force de la colonie; les cadres de couvain sont remplacés par d'autres bâtis ou des rayons gaufrés.

Si la miellée ne donne pas, la hausse n'est pas placée; dans le cas contraire ou si on pense l'avoir sous peu et que la population soit forte, la hausse est placée en même temps que l'opération d'essaimage.

Les cadres de couvain pris à l'essaim sont placés au fur et à mesure dans la ruche vide; j'en mets habituellement neuf à dix de couvain ⁽¹⁾ et les deux aux extrémités en cadres bâtis; sur les cadres de couvain je laisse le plus possible d'abeilles, un cinquième de la population si je peux, en évitant surtout de prendre la mère. Cette souche ainsi préparée est fermée hermétiquement en haut par les planchettes et son matelas et va prendre la place d'une des plus fortes ruches du rucher au moment où il y a beaucoup d'abeilles aux champs, de façon que les butineuses viennent repeupler suffisamment la souche pour chauffer et soigner le couvain. C'est là le point essentiel de la méthode, c'est à la souche qu'il faut apporter les plus grands soins du repeuplement le jour même de l'opération, c'est pourquoi je prends beaucoup d'abeilles sur les cadres de couvain, ce qui fait déjà un fort appoint de repeuplement.

Par cette manière de faire je maîtrise l'essaimage sans faire beaucoup de nouvelles colonies, car assez souvent le couvain pris à deux ruches fait une souche, cela fait donc quatre ruches au lieu de trois; soit deux essaims, une déplacée et la souche, qui est la nouvelle colonie. Jamais je ne fais d'essaims secondaires sur mes ruches à cadres. Le quatorzième ou le quinzième jour je détruis tous les alvéoles maternels sauf un.

Cette opération ainsi faite me donne toute sécurité à condition que la ruche déplacée ne possède pas, lors de son déplacement, des alvéoles maternels operculés ou sur le point de l'être, que les jeunes mères soient détruites toutes, sauf une, le quatorzième jour dans la souche, et que l'on ait détruit tous les alvéoles contenant œufs ou larves maternels dans les ruches réduites à l'état d'essaims. Ces quatre ruches se comportent généralement ainsi : les deux essaims restent forts et donnent généralement une hausse de miel : la souche bien traitée n'est pas inférieure aux essaims; c'est généralement la déplacée qui donne le moins, mais elle donne aussi et toujours.

Voici comment j'opère pour la récolte, que je fais au rucher même. J'ai pour cela une tente démontable, à l'instar des marchands forains, cons-

(1) Ce chiffre de 9 à 10 cadres de couvain prélevés en plus de ceux laissés (un ou deux, comme il est dit plus haut) ferait supposer que les ruches D.-B. possèdent du couvain sur 10 à 12 cadres, ce qui n'est guère possible ou ne peut être qu'une exception, mais on verra plus loin que notre correspondant prélève assez souvent du couvain dans *deux* ruches pour faire ce qu'il appelle une souche. E B.

truite d'une carcasse en bois munie d'une porte et d'une fenêtre, la tout fermé d'une toile imperméable pour le tour et d'une autre toile faisant toiture, et avec cela un parquet. C'est l'affaire de deux à trois heures pour en faire l'installation. Cette tente est faite assez grande pour contenir tout le nécessaire, soit une cuve à opercules, l'extracteur, une douzaine de bidons pouvant contenir huit cents à mille kilos de miel, un seau, un entonnoir, un couteau à désoperculer et d'autres petits bibelots pour la commodité de chacun qu'il n'est pas nécessaire de mentionner.

Les hausses sont levées cadre par cadre quand les cadres ne sont pas complètement operculés, ou en bloc lorsque la hausse est entièrement pleine, après en avoir refoulé les abeilles par la fumée (je ne me suis pas encore servi du chasse-abeilles qui, je pense, me rendrait de grands services dans mon exploitation, mais je vais l'essayer à la prochaine récolte). Les hausses sont apportées au fur et à mesure sur une brouette dans la tente à extraire, jusqu'à ce que nous jugions avec mon aide en avoir assez pour le travail de la journée et chaque soir avant la nuit les hausses vidées sont replacées sur les ruches.

Nous extrayons, à deux hommes, deux à trois cents kilos par jour et j'espère faire davantage en me servant du chasse-abeilles pour abrégier, car ayant sept ruchers plus ou moins éloignés de chez moi, ce qui demande pour le temps d'aller, venir et faire l'extraction pas moins de quatre jours par rucher, c'est un mois de travail pour l'extraction.

Après l'extraction le miel est ramené au laboratoire (qui a toujours une douce température) et est versé dans les épurateurs dans lesquels il ne reste pas moins de quinze jours avant l'enfutage.

Telle est la façon dont je dirige mes ruchers au moment de l'essaimage et la manière dont je fais ma récolte, sans toutefois citer une quantité de détails sans intérêt pour les lecteurs de la *Revue Internationale*.

Trilport (Seine et Marne), le 15 février 1902.

L. DUVIQUET.

NOUVELLES DES RUCHERS ET OBSERVATIONS DIVERSES

Maurice Bellot, Chaource (Aube), le 29 décembre. — Malgré le mauvais temps survenu plus tôt que les autres années, les abeilles hivernent dans de bonnes conditions. Cela tient aussi à ce que cette année les ruches sont bien peuplées et garnies d'abondantes provisions de miel.

Victor Genoud, Bourg St-Pierre (Valais, altitude 1633 mètres). — L'année 1901 a été chez nous la quatrième sans miel.

Les abeilles de notre collègue, dont le rucher est situé à 1800 mètres d'altitude environ, non loin de l'Hospice du Grand St-Bernard, ont pour principales ressources le miellat de sapin quand il s'en produit et la fleur des rhododendrons quand elle n'a pas gelé, ce qui a malheureusement eu lieu ces dernières années. Il est bien regrettable que la récolte du miel de rhododendron soit si précaire, car de tous les miels indigènes ou exotiques que nous connaissons, c'est, avec le miel d'esparcette *pur* et le miel d'épilobe, celui que nous trouvons le plus beau et le plus fin de goût. E. B.

D. Antonini, Kasr-El-Dobara, Le Caire (Egypte), janvier. — En vous demandant la brochure *Fausse-Teigne*, j'espère que j'y trouverai un moyen pour empêcher les grands ra-

vages que fait la fausse-teigne dans mes ruches; presque toutes celles qui sont dans la Haute-Egypte sont attaquées par elle.

Théodule Cloutier, L'Islet (Canada), 2 janvier. — Je profite de l'occasion du renouvellement de mon abonnement, bien cher et honoré maître, pour vous faire part du produit de mon rucher en 1901, qui a été le plus considérable que j'aie obtenu depuis 1895, date de mes débuts en apiculture. Malgré que mes colonies soient toutes arrivées bien pauvres en provisions ce printemps dernier, les ayant stimulées un peu avant la récolte j'ai vu s'emplier mes corps de ruches et hausses sur hausses, et bien entendu en supprimant l'essaimage.

Un fait à la louange des Italiennes : une colonie de cette race, n'ayant qu'une poignée de mouches, mais cependant avec une reine de choix et ne possédant qu'un demi-kilo de provisions, mais un peu stimulée, a rempli le corps de ruche, 32 kilos, et deux hausses, une



Fig. 1. — RUCHER DE M. THÉODULE CLOUTIER, A L'ISLET (QUÉBEC, CANADA)

de 16 kilos et l'autre de 10 kilos. Les demi-sang italiennes font très bien aussi, mais sont un peu acariâtres.

Tout bien pesé mes 45 ruchées ont récolté 2328 livres (1056 kilos), résultat vraiment encourageant pour notre froid Bas-Canada. J'aime à dire bien haut que la culture de l'abeille paie bien pour celui qui s'y livre avec intelligence et en suivant les conseils pratiques de votre intéressante *Revue*. En outre, pour nous ici, il y a les rapports de nos Fermes Expérimentales, comprenant un rucher modèle et d'expériences, conduit avec beaucoup d'habileté et de compétence. Je vous envoie quelques rapports des dernières années dans lesquels vous trouverez peut-être des renseignements utiles pour ceux qui sont obligés d'hiverner en cave. Je vous dirai que ce n'est pas une petite besogne que de déplacer un rucher de 50 colonies; et le pire est de les ressortir au printemps après une si longue captivité et où les pauvres bestioles sont folles de liberté.

Nous remercions infiniment notre aimable correspondant des Rapports volumineux et abondamment ornés de gravures qu'il a bien voulu nous envoyer et y trouverons certainement à glaner pour nos lecteurs. Nous reproduisons la photographie de son rucher qu'il a bien voulu nous envoyer. E. B.

Albin Droux, Champois, le 3 janvier. — Les abeilles jusqu'à aujourd'hui hivernent bien ; elles ont pu faire une sortie le 31 décembre, ce qui leur aura donné des forces et les aura purgées.

Decembre, Fleury sur Audelle, 6 janvier. — Nous avons un hiver si doux que les provisions s'épuisent vite dans les ruches. Je vais prendre des précautions et donner de la pâte de sucre.

V. Asprea, Gallina (Calabre, Italie) 10 janvier. — Hier, par un beau soleil, je visitai quelques ruches et j'y trouvai les chères bestioles occupant onze rayons (Dadant-Blatt). En mars de l'année passée, j'avais transvasé 22 colonies misérables sur trois ou quatre rayons ; je dus les nourrir, la sécheresse ayant flétri l'*Hedysarum coronarium* ⁽¹⁾, jusqu'au 7 avril, et cependant elles me donnèrent 200 kilos de miel, 160 grands cadres, et 40 demi-cadres. J'espère donc bien. Cette fois-ci l'*Hedysarum* est superbe (les abeilles y butinent déjà) et les amandiers fleurissent aussi. Avec les orangers (mai tout entier), ça va durer jusqu'à juin. Je tâcherai d'en profiter.

Maintenant mon rucher se compose de quarante-deux colonies, vingt à transvaser.

P. Peloux, Ardèche, 15 janvier. — L'année 1901 n'a pas été riche en miel de première saison, aussi la vente en a été facile. Mais la fin de l'année ayant été pluvieuse, mes vieilles ruches et mes nombreux essaims ont si bien travaillé que je n'ai pas eu à nourrir. Il m'a suffi d'égaliser les provisions. Je suis très satisfait de mes Chypriotes croisées avec mâle italien et vice versa. Je n'ai pas rencontré encore de colonie intraitable et pourtant elles sont très vives et très nerveuses. Je les visite souvent sans enfumoir avec mouvements très lents au début. Il m'est arrivé un jour de sortir tous les cadres d'une ruche en les éparpillant autour de moi, et, sans fumée n'ayant pas reçu une seule piqûre. A la fécondation, je n'ai pas perdu de jeune reine. La ponte a été rapide, abondante, soutenue ; l'activité toujours très grande. Par contre, il m'a fallu prendre des précautions multiples pour les réunions : ne les faire que le soir après avoir mis une boule de naphthaline pendant vingt-quatre heures dans les ruches à réunir. Pour introduire les reines, je les enferme pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures, selon l'ancien procédé, puis, je sors la reine de l'étui et après l'avoir engluée dans une cuillerée de miel je la dépose entre deux rayons. Réussite assurée.

J. H. Pinto de Almeida, Lisbonne, 20 janvier. — Malgré le mauvais temps et le froid qu'il fait actuellement dans nos contrées, nos abeilles sortent tous les jours, car la bourra-che, l'héliotrope, l'amandier, etc. sont déjà en floraison.

(1) C'est le sainfoin d'Espagne, appelé aussi Sulla.

E. B.

ABEILLES ITALIENNES

Maurice BELLOT, apiculteur à **CHAOURCE**, Aube, France

expédie **ruchées entières d'abeilles**, pures italiennes, en grandes ruches de paille bien garnies, depuis **20 fr.**, emballées, port en sus. Fournit aussi communes et croisées ainsi que **reines** et **essaims**.

INSTALLATION COMPLÈTE DE RUCHERS

EN RUCHES : *Dadant-Layens-Sagot-Voirnot-Cowan-Preuss-Gravenhorst-Langstroth-Sartori-Feuilletable-Algérienne-Coloniale-Dadant-Pavillon-Coloniale-Pavillon*, etc., avec cire gaufrée et abeilles, **au prix de 14 francs**, l'une.

TRAVAUX D'APICULTURE à façon ou à la journée

Essaimage artificiel. — Elevage et sélection des mères.
Récolte du miel. — Transvasement. — Soins et entretien de ruchers.
Vente et achat. — Miel. — Cire. — Abeilles. — Matériel apicole.

Bourgeois, apiculteur, à **TUNIS**

FABRICATION DE FEUILLES GAUFRÉES

Installation à vapeur — Cires stérilisées

Etablissement Apicole, La Croix + Orbe, Vaud (Suisse)

FONDÉ EN 1887

La plus haute récompense, Chaux-de-Fonds, 1893. — Médaille d'argent, Yverdon, 1894. — 1^{er} prix avec médaille, Berne, 1895. — Médaille et prix de première classe, Genève, 1896.

NOUVEAU RABAIS :

FEUILLES, fondation épaisse ou mince (hausses)
à volonté : **5 fr.** le kilog.

FEUILLES, fondation extra-mince, pr^{re} sections, **6 fr. 50** le kg.

Rabais suivant l'importance de la commande, à partir de 5 kg. — Expédition contre remboursement; emballages au plus juste prix.

— *Toutes les cires utilisées à La Croix sont garanties, sur analyse officielle, pure cire d'abeilles exempte de tout mélange.* — **Belle impression et derniers procédés.** — **Feuilles aux lami-noirs.** Sur commande, feuilles à la presse.

FOURNITURES APICOLES. Spécialité : l'« EXCELSIOR », enfumoir inbouchable et inextinguible, inventé à La Croix. Le plus répandu et le plus apprécié.

MIEL DE PLAINE, MIEL DE MONTAGNE, provenance unique des ruches de l'Etablissement.

Aucune nourriture artificielle n'est donnée aux abeilles. — Les miels ne sont prélevés que dans les hausses seulement.

Produits soumis au Contrôle cantonal vaudois

LE GAUFRIER RIETSCHÉ



avec des plaques infrangibles de cuivre et **Bord à déta-cher** est le meilleur instrument pour fabriquer soi-même la cire gaufrée. Plus de 20,000 déjà en usage. Réduction de prix pour les formes de plus de 1000 centimètres carrés :

Largeur :	42	40	35	42	33	36	28
Hauteur :	30	30	35	27	33	30	35

Prix : à 35. — à 30. —

Prix des autres dimens. : 3 fr. le dcm² en gare Biberach.

Envoi **franco** à toutes les gares de la Suisse, France et Belgique, frais de douane compris si le montant est ajouté à la commande.

B. RIETSCHÉ, à Biberach (Bade) Allemagne.

J.-A. WOIBLET, St-AUBIN (Neuchâtel, Suisse)

Éperon perfectionné, le seul portant la marque de l'inventeur

Chasse-abeilles Porter, construit fidèlement d'après l'original.

Levier pour décoller et soulever les rayons sans secousses

Demander le prix-courant. Rabais important aux marchands

Samuel Farron, menuisier, à Tavannes (Jura-Bernois). — Médaille d'argent, Exposition Cantonale Bernoise à Thoune. **Fabrique des ru-ches Dadant** et Dadant Modifiée (Blatt). Ruches de tout système sur commande, cadres, ruchettes, etc. — Prix modérés.